

Portraits d'auteurs : Andrée Lacelle de l'Ontario et Herménégilde Chiasson de l'Acadie

Herménégilde Chiasson et Andrée Lacelle

Numéro 8, 1998

Se comparer pour se désenclaver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004863ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004863ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chiasson, H. & Lacelle, A. (1998). Portraits d'auteurs : Andrée Lacelle de l'Ontario et Herménégilde Chiasson de l'Acadie. *Francophonies d'Amérique*, (8), 161–187. <https://doi.org/10.7202/1004863ar>

PORTRAITS D'AUTEURS:
ANDRÉE LACELLE DE L'ONTARIO ET
HERMÉNÉGILDE CHIASSON DE L'ACADIE

Afin de cadrer avec l'approche comparatiste du présent numéro, nous avons modifié le format du « Portrait d'auteur ». Plutôt que d'avoir recours à une entrevue, nous avons invité deux auteurs bien connus dans les milieux littéraires à échanger une correspondance échelonnée sur un an afin de comparer leurs points de vue sur le statut et le rôle des écrivains francophones en Amérique du Nord. Nous vous présentons la transcription fidèle de leurs lettres.

Robichaud, N.-B., 13 mars 1997

Chère Andrée

Curieux d'écrire une correspondance sur un ordinateur puisqu'il me semble que ce genre de production passe nécessairement par la confiance et donc par une dimension plus personnelle de l'écriture mais il semble que nous vivons à une époque où le manuscrit est un objet en voie d'extinction, alors... Je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrive plus à me défaire de cet engin qui nous promet une mémoire à toute épreuve permettant ainsi d'atrophier le peu qui nous reste de souvenirs et de consistance. Nous, qui sommes les survivants d'une époque où ces prothèses n'avaient pas encore fait leurs ravages, connaissons le poul des enjeux, cet écart entre l'émotion et la sensation, pour reprendre les propos de Nicole Brossard, que je cite de mémoire cela va de soi.

Pour ce qui est de la mémoire, on se prépare ici en Acadie à un grand bilan. On en entendra sûrement parler à travers les médias et nul doute qu'ici même surtout on en fera grand cas. Il s'agit du vingt-cinquième anniversaire de... en fait il y a un débat de fond à savoir s'il s'agit du vingt-cinquième de la littérature ou de l'édition puisqu'ici nous avons vu naître en même temps les premières œuvres et les premières institutions littéraires. En ce sens, je me surprends d'avoir assisté à plusieurs premières et si, présentement, plusieurs, y inclus moi-même, ne sommes plus aussi émerveillés qu'autrefois devant la parution d'un nouveau livre, il reste que le phénomène de l'édition demeure, ici, relativement récent.

Quand je me laisse prendre au piège de la nostalgie je revois les années soixante comme une sorte de période héroïque où nous inventions, sur tous les fronts, des stratégies de combat qui ressemblaient souvent à de la provocation. L'avantage d'être les premiers, à revendiquer une liberté et donc une cons-

cience qui n'existait pas. Je dis souvent que 1948 aura été, avec le *Refus global*, le début de la modernité au Québec mais ici, en Acadie, il faut tirer la ligne vingt ans plus tard, soit en 1968. Bien sûr il y en eut partout des révoltes et des révolutions manquées en cette année de grâce mais il en restera aussi des gens pour qui l'engagement fera plus long feu. Pour ma part, je me suis dit que l'art constituait le seul secteur où l'on pouvait intervenir dans le social en produisant un changement au niveau de la mentalité. Un travail monumental puisque l'art est souvent vu comme une forme de divertissement. C'est sans doute de cette époque que date ma propension à privilégier la conscience au succès, une position qui n'est jamais de tout repos. Le travail amorcé dans l'euphorie de la révolte devait donc se poursuivre autrement et surtout sur la place publique.

À l'été 1972, avec Jacques Savoie et son frère Gilles, nous avons publié un recueil de textes et de photos dans une boîte en carton que nous avons appelé l'*Anti-Livre* en disant qu'il s'agissait d'une production des éditions de l'Étoile magannée, une compagnie fictive que nous avons plus ou moins improvisée. Cette entreprise avait surpris tout le monde et nous avons vendu, à Moncton, trois cents exemplaires de cette boîte, aujourd'hui objet de collection, ce qui représenterait, de nos jours, une réussite exceptionnelle dans le monde de l'édition. À l'époque, j'étais journaliste pour le compte de la Société Radio-Canada et je trouvais difficile de concilier mon travail et mes activités artistiques car il me semblait impossible d'être à la fois témoin et critique, une contradiction qui me poursuit depuis.

L'automne suivant, les Éditions d'Acadie voyaient le jour. On m'avait affecté à la conférence de presse de fondation puisque l'on connaissait mon intérêt pour ce genre de sujets. Je me souviens que Melvin Gallant (le même qui fondera plus tard l'Association des écrivains acadiens, les revues *Éloizes* et *Égalité*, les Éditions Perce-Neige) s'était tourné vers moi en faisant mention des Éditions de l'Étoile magannée qui, selon lui, n'était pas une vraie maison d'édition puisqu'il s'agissait plus ou moins d'un canular, ce qui prouve, encore une fois, le propos de Marx selon qui l'Histoire joue d'abord sur une base comique ce qu'elle rejouera plus tard sur un mode tragique. Une idée qu'il est mal vu de ramener en ces temps de post-modernité et d'amnésie. Le premier livre de la nouvelle maison d'édition avait pour nom *Cri de terre* et était l'œuvre du poète Raymond LeBlanc. Il m'avait demandé de faire les dessins de la couverture et de l'intérieur. Le soir du lancement, LeBlanc avait invité un certain nombre d'auteurs à lire de leurs textes. C'est là où j'ai lu quelques uns des textes de *Mourir à Scoudouc*, le troisième livre des Éditions d'Acadie.

Après 1968, il y eut, sur le campus de l'Université de Moncton, une série d'injonctions en vue d'exclure les leaders du mouvement étudiant. C'est alors que j'ai commencé à écrire en me disant que je devais fixer, non pas une chronique anecdotique des événements, mais plutôt une sorte de journal émotif de ce que j'étais en train de vivre. Quelque chose de précis, que je

pourrais lire plus tard pour me resituer dans la détresse du moment, les mêmes textes que j'ai lu le soir du lancement de *Cri de terre*.

Évidemment on ne peut pas passer sa vie à crier à l'injustice même si ce sont ces textes-là qui, ici, sont souvent restés comme les jalons d'une génération. Il m'aura fallu dix ans pour revenir d'un premier livre, publié dans le doute et salué par la critique, comme un événement. Et ensuite je me suis demandé ce qu'il fallait écrire et surtout comment faire pour justifier la position d'être un auteur au milieu d'une culture ayant peu produit d'auteurs. Surtout, il m'aura fallu passer en ces vingt-cinq ans d'un registre collectif à un registre individuel, m'inspirant de mythologies personnelles et produisant une chronique individuelle d'événements qu'on pourrait qualifier de banals.

Si je te raconte tout ça, ce n'est pas pour faire étalage de mes réalisations ou de ma position historique, mais plutôt pour mettre les choses en perspectives d'un point de vue personnel. Je mesure de cette manière l'écart qui me sépare de ces vingt-cinq ans, de ces espoirs, de ces déceptions et de ces réussites, car il y en a eu plusieurs, peut-être moins sur un plan individuel que collectif. Le fait d'avoir donné une parole, une identité, une place publique et une mémoire contemporaine à l'Acadie m'apparaît comme la grande réussite de notre jeune littérature. Par contre, le fait qu'elle soit encore cantonnée et souvent ghettoisée pose les jalons d'une réflexion qu'il est important d'amorcer en cette célébration de l'âge adulte. Malgré ces vingt-cinq ans d'activités fébriles, il faut bien constater que notre discours est toujours en exil au sens où les décisions qui nous concernent se prennent souvent en dehors de nous et que nous n'avons pas su générer ici un discours qui contrebalance le poids du mythe qui circule à notre sujet.

Il y a maintenant trois générations d'auteurs acadiens ayant publié en Acadie, trois générations de poètes surtout, car la poésie a constitué pour nous un discours de l'urgence. La première génération aura émergé des collègues classiques et d'un climat d'enfermement dont le clergé garda jalousement la clef. La deuxième, la mienne, aura fait en sorte que les choses soient nommées et identifiées et la troisième se concentre au niveau de la langue et de l'institution, celle qui dit célébrer le vingt-cinquième de l'*industrie* du livre.

Les jeunes auteurs avec qui je discute souvent nous font le reproche ambigu d'avoir pris toute la place, d'avoir fait une littérature de reportage puisque nous étions au cœur de l'action et que notre discours n'a plus aujourd'hui la nouveauté du leur, ce qui est plutôt normal dans un rapport de générations. Reste que nous avons un discours et c'est là d'où naît le malaise, car ce discours nécessite, selon moi, un travail au niveau de la nuance et non une acceptation réductrice de la réalité. Dans un univers où la sensation prédomine, le corps semble vouloir donner le ton, oubliant qu'il y eut autrefois le cœur, l'esprit et l'âme surtout, dont il est toujours le réceptacle, et qui donnent une grandeur à des gestes d'une émouvante futilité tels que

ceux de noter une expression, un mot, une musique qui autrement se seraient évanouis dans le magma de l'univers. En ce sens, écrire est un geste grave, surtout quand il n'y a que vingt-cinq ans qu'on en mesure la portée. J'espère que l'on voudra bien en tenir compte au cours de cet anniversaire.

Présentement je suis à écrire un livre qui porte le nom de *Livre des Conversations* et qui finira probablement par s'appeler *Conversations* (tous mes livres depuis *Prophéties* n'ont qu'un seul mot pour titre), un travail entrepris pour réconcilier tradition et modernité, car si la tradition, qui ici joue le rôle de l'Histoire, est devenue omniprésente au point de nous étouffer, il ne faut pas nier non plus que, dans sa forme pure, elle a conservé une part importante de notre culture et donc de notre inconscient. Reste à joindre ce travail à la modernité, ce qui constitue pour moi une manoeuvre délicate que je tente de résoudre par le biais de la métaphore. De cette manière, j'arrive encore à éviter l'adjectif pour me concentrer sur le nom. Il y a des conversations partout sur la terre, mais ici elles ont une teinte, une tonalité et une saveur particulière qui est la nôtre. Il m'aura fallu longtemps pour en arriver là et il n'est pas certain que j'y sois arrivé. C'est ce qui me stimule et m'obsède. En fait il m'aura fallu vingt-cinq ans.

Entre-temps l'ordinateur tient le coup et sa présence obnubilante et servile nous laisse à penser qu'il a d'autres cartes dans sa manche. Pour le moment il transcrit avec application tout ce qu'on lui dit mais je crois bien qu'il n'en restera pas là. Bientôt il parlera car lui aussi, il n'a que vingt-cinq ans, et il est devenu aussi individualiste que la génération qui l'accompagne. Bientôt il se réduira, déjà il a pris le nom de Power Book. Le livre du pouvoir. C'est joli comme nom et puis ça remplace la Bible, l'autre grand livre du pouvoir, celui de Dieu, omniscient et omniprésent, l'incontestable source de tous les pouvoirs. Vingt-cinq ans pour apprendre à écrire et par ailleurs vingt-cinq autres années pour accéder au registre de la technologie où risquent de se confondre toutes les identités sur le grand marché de l'Internet et de sa toile d'araignée futuriste. Que deviendra l'Acadie et sa littérature quand elle sera téléchargée par les Papous en Nouvelle-Guinée? Quand on pense que d'ici là nous aurons désappris l'écriture manuscrite. Peut-être faudrait-il s'y mettre tandis qu'il en est temps, pour que la mémoire de ces gestes nous reste au sens où nous sommes le folklore de l'avenir. J'aimerais bien savoir si vous avez vécu ou si vous allez vivre un tel anniversaire et les réactions vécues ou anticipées d'un tel événement, car je sais que nos cultures se ressemblent, ne serait-ce que par leur isolement.



Herménigilde Chiasson
Centre culturel Aberdeen, Moncton, Acadie.

Ottawa, le 20 avril 1997

Bonjour Herménigilde

En lisant ta lettre bilan, bien des choses ont remué en moi. Certains de tes questionnements m'ont particulièrement touchée et je souhaite, au fil de notre correspondance, en explorer les fonds et les franges...

Je reprendrai d'abord, le dernier mot de ta lettre, « *isolement* » que, spontanément, j'associe à la question identitaire. Ici j'ouvre les guillemets sur un passage d'un manuscrit inédit (*Jeux d'hier*): *Quand j'étais enfant, j'étais majoritaire. Nous, on croyait qu'il n'y avait que nous, on parlait le français dans la rue et les rues voisines itou, des Anglais y'en avait pas, mais mon père lui en voyait tous les jours au travail, même qu'il parlait l'anglais tous les jours là-bas, mais jamais à la maison parce qu'à la maison, la langue c'était sacré et mes parents y tenaient mordicus. À bon entendeur, salut! Et c'est pour ça que ça continue. Quand j'étais enfant, j'étais.* Cet emploi absolu du verbe être, aux accents naïfs du langage de l'enfance, si à certains égards, illusoire, n'en est pas moins révélateur d'un pan de réalité, et peut-être d'une page d'histoire aussi bien que d'un épisode de ma petite histoire.

Dans les années cinquante, à Hawkesbury, ville située sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais, un pont nous reliait à ce qui s'appelait alors la province de Québec. Rue Kipling, où j'habitais, à part deux familles, l'une d'origine polonaise et l'autre tchèque, toutes les maisonnées étaient canadiennes-françaises et pour la plupart installées depuis plusieurs générations. Parce que ces deux familles étaient catholiques, bien que l'anglais fût la langue seconde des parents, les enfants fréquentaient l'école de langue française, comme nous tous. Il faut dire qu'avant la tenue des États généraux du Canada français — il y a trente ans déjà —, quiconque parlait français, d'une mer à l'autre (était-ce le cas pour les Acadiens?), s'identifiait à la nation canadienne-française. Et malgré ces luttes incessantes pour nos écoles qu'il nous a fallu livrer — depuis 1885 — il faut croire aujourd'hui, qu'à l'époque, c'était le bon temps! Car au cours des années 1960, ce fut pour nous le grand branle-bas de combat et il me semble que le malaise ne se soit jamais estompé. Combien nous avons été déstabilisés par la montée autonomiste de ceux et celles que nous appellerons désormais nos voisins, alors qu'avant ce jour, d'une rive à l'autre, nous avions presque la même histoire, et nous étions solidaires d'une généalogie sans frontière.

Et puis, du jour au lendemain, le proche devint le lointain. Ainsi ébranlés, s'installa, au fil des événements politiques, ce que j'appellerai un état d'inconfort quant à notre affirmation identitaire. C'est à la même époque, soit en 1965, que ma famille déménageait rue Montcalm, dans un autre quartier de la ville, appelé Mont-Roc; et la rue voisine avait nom rue Wolf. Dis-moi, comment refait-on l'histoire? Nous étions un peuple, une nation, nous sommes

une collectivité; nous étions des Canadiens français, nous sommes des Franco-Ontariens ou encore, des francophones (vocable si annihilant que j'en perds la majuscule) vivant dans des communautés... «Ça, les enfants de la patrie, c'est dur su'l Canayen!», aurait dit mon père.

Poètes d'ici, sommes-nous confinés à une lucidité malheureuse? Où et à quand, une lucidité radieuse (peut-être est-ce du domaine de l'utopie après tout?). Oui, je sais, il est partout difficile de vivre. Bien entendu, je ne veux pas ajouter aux litanies stériles d'une dichotomie fataliste. D'autant que j'ai déjà déploré cette veine presque exclusivement misérabiliste, celle qui a marqué le plus souvent notre théâtre et notre cinéma. Mais, pas vrai? Il y a des jours comme ceux-là. Récemment, par exemple, avait lieu un imposant rassemblement à Ottawa, où 10 000 Franco-Ontariens manifestaient leur détermination à conserver l'unique hôpital de langue française en Ontario, revendiquant ainsi le droit de naître, souffrir et mourir en français. Un rassemblement tout ensemble impressionnant à faire pleurer le cœur et désespérant à fendre l'âme. Mais j'exprime tout cela si gauchement et puis, il manque tant de détails lourds de sens. Mais comment tout dire? J'y reviendrai sans doute, autrement et ailleurs. La difficile affirmation de notre présence et l'incontournable socle de nos élans. *Présence* est le titre provisoire d'un prochain recueil: désir de l'origine, enracinement et déracinement de nos cœurs en chaleur d'un lieu d'être, oscillation incessante entre l'isolement de l'un et l'envahissement de l'autre.

J'enchaîne sur un aspect lié à l'écriture que tu soulèves en ces termes: «Surtout il m'aura fallu passer en ces vingt-cinq ans d'un registre collectif à un registre individuel (...)»; et ailleurs, tu mentionnes également ce reproche que semble formuler la troisième génération d'écrivains acadiens envers ses prédécesseurs, soit celui d'avoir produit une «littérature de reportage». Peut-être est-ce que je prends une piste qui n'a rien à voir (tu me corrigeras), mais pour moi, j'y vois toute la question du sens de l'engagement. Je me permets de citer quelques vers de *La Voyageuse*: «*au pays sans abri / la forêt est légende (...) attentive au pays qui se tait / elle veille des collines sans histoire / nomme la plaine absente (...) dans ce pays sans nom / en sol factice / la voyageuse enfonce ses empreintes (...) ce lieu n'est pas un lieu (...)*». Qu'en est-il de l'engagement et de l'appartenance? Il me semble que même dans une écriture avant tout pulsionnelle et elliptique comme celle que je pratique, ces vers peuvent être énonciateurs de notre existence plurielle, d'une quête identitaire aux strates d'interprétations multiples avec ses dominantes et ses voies de secours: physique, psychique, cosmique, métaphysique, existentielle, spirituelle, nationaliste, et alouette! Et comment d'ailleurs y échapper?

Il y a l'histoire qui se déroule autour de soi et il y a l'histoire qui se déroule à l'intérieur de soi. Pourquoi faudrait-il que l'une exclue l'autre? Trop souvent on polarise la littérature d'action dite politique ou engagée, et la littérature d'imagination. On reproche à la première de s'en tenir à l'accidentel, d'être exclusive en poursuivant une cause unique, l'accusant de militan-

tisme. La seconde serait polymorphe, inclusive et vouée à l'inhérence. Ces ostracismes ne sont qu'artifices et à mon avis, servent à des fins qui ne mènent pas bien loin. Les poètes savent bien que ces cloisonnements ne riment à rien. Et parce que nous poètes voulons tout dire, nous passons sans gêne de l'un à l'autre univers.

Bienheureuse transgression! Et je crois que le seul engagement véritable, c'est celui de l'être entier dans l'acte créateur, quand la vie et l'écriture se répondent, soit chaque fois que nous incarnons l'imaginaire, celui du dedans comme celui du dehors, et posons le pied sur le sol. Et ici, je pense à ce très beau titre de Paul Nizon, *Marcher à l'écriture*. Enfin, si les jeunes écrivains acadiens voient dans la production littéraire de la génération précédente, une « littérature de reportage », sans plus, c'est bien dommage, car il me semble que tout texte vécu mérite une lecture plurielle.

Oui, ici aussi on célèbre les vingt-cinq ans de la chanson et de la dramaturgie. L'ONF-Ontario a produit des documentaires pour en souligner l'évolution et les moments marquants. Côté littérature, s'il est vrai qu'elle a connu un essor remarquable depuis vingt-cinq ans, les événements sont marqués beaucoup plus au fil des anniversaires de fondation de l'une ou l'autre maison d'édition.

Consciente que mes propos sont souvent touffus, j'espère que, malgré tout, je ne t'embrouille pas trop? C'est ma manière à moi...

Que lis-tu en ce moment?

Je te souhaite un bien joli mois de mai! Pour ma part, je serai en Toscane d'où je t'enverrai un mot vestige, un mot soleil!

Au plaisir de te lire.

Un jour

Andrée

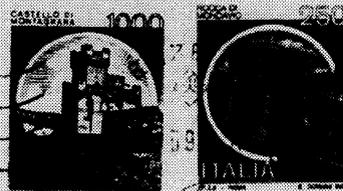
Florence 10 mai 1997

FIRENZE. MUSEO DELL'OPERA DEL DUOMO
 Andrea Pisano e Luca della Robbia
 Formelle del campanile di Giotto

Bonjour. Bonsoir.

Bonne, siinne, puis olonna...
 Pour ne pas dire ou redire ce que tant
 d'autres ont déjà dit de mille façons,
 j'en tiendrai à deux mots:
 j'aime. Peut-être suis-je encore
 sous l'influence d'une très belle
 exposition de Chagall, ici à Florence,
 à l'Institut degli Innocenti -
 car j'y ai admiré entre autres des
 œuvres fortes de C. illustrant un
 ouvrage d'Aragon, et qui porte
 ce titre qui est presque un art
 poétique en soi : « celui qui
 dit les choses sans rien dire ».

è tutto fuori l'inst ant
 nostra bella



la mandragora rel. 055/289480 © 1991

30910/C

Carte postale adressée à Herménégilde Chiasson par Andrée Lacelle, à l'occasion d'un séjour en Italie.

Robichaud, N.-B., le 15 juillet 1997

Chère Andrée

Je réponds à ta dernière lettre, un peu tard, même très tard, mais je compte me rattraper dans les mois qui viendront. À tout retard il y a une excuse et les excuses ne manquent jamais, mais je sais que tu comprendras que j'ai été très occupé ces derniers temps. C'est assez paradoxal d'ailleurs puisque je passe un temps fou à diverses activités qui ne sont pas vraiment du ressort de la création et c'est une situation qui m'attriste beaucoup. Il est bien évident que le rôle de l'artiste dans la société est en train de changer et la représentation de l'artiste lui-même devient souvent plus importante que l'œuvre qu'il est en train de produire. Du moins sur le coup. Je me demande souvent d'ailleurs si, d'une part, les artistes n'ont pas perdu contact avec leur travail pour œuvrer dans des organismes qui assurent leur survie ou tout au plus leur présence. C'est souvent le cas dans la communauté acadienne et c'est souvent mon cas par les temps qui courent. Je me suis souvent posé bien des questions à cet effet puisque j'ai décidé, il y a bien longtemps il me semble, de quitter la sécurité d'un emploi stable pour accorder tout mon temps, du moins je le croyais alors, à la production artistique.

Le simple fait de le mentionner me fait mesurer l'étrangeté de cette expression. Production artistique me semble tellement une notion industrielle comparée à celle d'œuvre, mot un peu pompeux à mon avis, ou de travail vocable plus poétique mais trop démunie de spécificité. Toujours est-il que je me demande souvent comment j'en suis arrivé là et surtout comment m'en sortir sans trop ressentir les contre-coups de la culpabilité d'avoir abandonné le combat, une dimension qui constitue le fer de lance des nationalistes, des fanatiques et autres espèces préoccupées par la survie et la défense d'une identité sans cesse menacée. J'ai souvent pensé d'ailleurs qu'il s'agissait beaucoup plus d'un problème masculin car, malgré tout le cas qu'on en fait, il y eut peu de passionnaris même si, dans le registre de l'affect, c'est-à-dire là où ça compte vraiment, nous savons tous que la langue est vraiment maternelle.

Comment en suis-je arrivé là ? Le tout a commencé par une suite de prises de position qui m'ont placé dans une situation où j'ai eu à me compromettre vis-à-vis du milieu dans lequel j'évolue. En d'autres mots à faire œuvre d'intellectuel si l'on prend pour acquis qu'un intellectuel pose une réflexion à partir d'un point de vue critique. Devenir critique d'une société qui, au départ, ne supporte pas la critique puisqu'elle est la plupart du temps mal à l'aise pour prendre une distance vis-à-vis de ses contradictions. Mais ceci fait également partie d'une sorte de combat pour mettre en place des institutions et des organismes qui se feront garants d'un certain discours et d'un certain positionnement. C'est ainsi que je me suis retrouvé à la présidence de plusieurs organismes qui me mangent une quantité phénoménale de temps sans

toutefois déboucher sur une véritable action. Le but de plusieurs organismes, c'est du moins mon opinion, se résume souvent, la plupart du temps, à mettre en place une quantité phénoménale de réunions qui donnent lieu à d'autres réunions. De cette façon, on entretient l'impression qu'il se fait beaucoup de choses alors qu'il se fait des réunions.

Toute cette longue digression pour te dire que j'ai passé beaucoup de temps en réunions de toutes sortes en plus de faire un travail que j'hésite toujours à appeler travail, qui dans mon esprit représente toujours une dimension fastidieuse, alors que le jeu serait peut-être plus approprié comme appellation. Au nombre de cette activité il y eut la reprise de la pièce *Aliénor* qui a repris l'affiche cet été au monument Lefebvre de Memramcook. C'est une pièce qui met en scène le concept de la modernité et de la tradition qui dominant, selon moi, les deux grandes tendances de l'art que nous avons produites en Acadie au cours des trente dernière années. D'une part, il y a la notion de folklore qui, en ce qui nous concerne, a souvent évacué la notion d'Histoire qui encore aujourd'hui nous fait si cruellement défaut. Par contre, dans un tout autre ordre d'idée, il y a le concept, lui aussi très ambigu par les temps qui courent, de la modernité qui risque de disparaître avec l'idée de progrès fondé sur l'Histoire, ce qui, en gros, constitue la post-modernité. Les deux notions sont donc plutôt floues et les personnages ne font rien pour en clarifier le sens mais il m'a semblé qu'il fallait, dans un premier temps, poser la réflexion à l'intérieur même de l'art.

Évidemment, les personnages d'une pièce de théâtre ne peuvent être des abstractions, autrement ils deviendraient vite uni-dimensionnels et caricaturaux. C'est ensuite que je me suis aperçu que le drame de *Aliénor* gravitait autour de ces deux pôles d'attraction. La pièce n'a pas fait l'unanimité puisque plusieurs sont d'avis que l'amnésie est souvent préférable à la douleur de déballer une histoire qui risque de soulever trop de drames et de contradictions. Il faut dire aussi que la facture de la pièce n'est pas de tout repos puisque je me suis servi de la poésie pour avoir accès à l'inconscient des personnages qui représentent le passé, et d'un langage beaucoup plus factuel pour ce qui est de la modernité. Une œuvre qui a paru déroutante alors et qui constitue pour moi la fin d'un cycle, d'une trilogie sur les enjeux et les déceptions de notre génération face au projet global qu'elle s'était radicalement fixé dans la période de la grande ferveur qui l'animait autrefois. Cette générosité, cette insouciance et cette émotion troquées pour le confort et l'image qui nous donnent l'impression de vivre dans la virtualité évacuant ainsi l'expérience profonde de vivre.

Je suis toujours impressionné par le cheminement aléatoire des idées. Dans une entrevue qu'elle a lue dans un journal, Lise LeBlanc a trouvé que cette idée de la modernité et du passé pourrait faire un sujet de réflexion intéressant pour la réunion annuelle de la FCCF. C'est ainsi que j'ai produit un essai-conférence que je suis allé lire à Ottawa en juin dernier. Puisqu'on est en pleine dramaturgie, l'avant-midi j'avais assisté à la conférence de Jean-Marc

Dalpe qui, lui, parlait du rêve. Où sont nos rêves d'autrefois et quels sont nos rêves actuels puisqu'on en revient toujours au rêve, à l'inconscient. C'est un sujet fort intéressant et fort excitant mais comment l'aborder ?

De quoi rêvons-nous présentement collectivement parlant et le fait de rêver en commun est-il une illusion qui devrait nous désertier considérant le fait que nous n'avons peut-être pas eu de rêve commun autre qu'une révolte anarchiste appuyée in extremis sur un sentiment d'exclusion ? Alors comment faire pour générer un rêve plus positif ? Quelque chose qui servirait de tampon entre le réel invivable et l'avenir troublant qu'on ne cesse de nous prédire. À cet effet, j'ai souvent été frappé par le terrorisme et la violence que l'on exerce sur nous au moyen des statistiques, sorte de chronique d'une mort annoncée dont les temps forts sont les grands recensements où l'on dénombre les survivants pour mieux compter les morts. Je me souviens de cette émission produite par Radio-Canada, *De l'Acadie à Maillardville*, dans laquelle on faisait état de la francophonie hors-Québec. Chaque segment, correspondant à chaque province, commençait par l'établissement du taux d'assimilation. Belle perspective. « Où et à quand la lucidité radieuse » dont tu parlais dans ta lettre ?

À la suite de la publication de *Climats*, je me suis mis à relever le nombre de fois que l'on m'avait dit à quel point ce livre était sombre, noir et triste. Et j'ai alors amorcé une réflexion sur l'espoir. Je sais par ailleurs que je ne suis pas la personne la plus optimiste qui soit et que mon rôle dans la littérature acadienne n'a jamais consisté à esquisser les lendemains qui chantent, mais quand même, il reste que je me suis mis à regarder l'ensemble du corpus pour voir à quel point notre littérature a toujours été tiraillée entre l'affirmation d'une réalité identitaire ou la contribution à une esthétique littéraire qui ne tient compte de la première dimension que dans son contexte subliminal et diffus. Dans l'affirmation, que l'on prenne le parti de parler du bon vieux temps, de la douce chaleur de la cuisine ou de la révolte d'être laissé pour compte, il y a toujours une sorte de détresse qui, en Ontario comme en Acadie, a fait de nous une illustration du destin malheureux des derniers Canadiens-Français. Par contre, dans le destin universel du genre humain qui anime le second choix, il y a lieu de se donner une sorte de camouflage où l'espoir peut poindre un tant soit peu. Une phrase de ta dernière lettre me revient en mémoire : « Poètes d'ici, sommes-nous confinés à une lucidité malheureuse ? »

Je me souviens, il y a de cela une dizaine d'années, d'une lecture organisée à l'occasion du centenaire de la ville de Moncton. Le décalage entre les textes des auteurs anglophones et ceux des auteurs acadiens était flagrant, la détente, l'humour et la distance des premiers faisant contraste avec la révolte, le désespoir et la proximité des autres. On peut voir pousser les fleurs partout, à condition d'y voir un plaisir de dilettante. C'est peut-être ça le rêve auquel nous aspirons présentement. Une certaine détente après toute cette tension, un certain espoir que notre sort va s'arranger via l'amnésie qui évacue la douleur d'être et le combat pour durer.

En ce qui me concerne, je me suis vu à la fin d'un cycle. *Aliénor*, que j'ai écrit l'été dernier, se termine par une sorte de plaidoyer pour ne jamais oublier le passé, pour le transformer dans un espoir de vie où nous pourrions faire en sorte que la vie elle-même devienne notre seule vengeance. Le livre *Conversations*, que je viens de terminer, est aussi une sorte d'hommage au discours, à ce qui le sous-tend, le désir que nous enclenchons dans l'élocution. Dans le discours que nous émettons, selon Claude Beausoleil, il y a toujours une sorte de phrase mantrique qui revient comme un leitmotiv pour ponctuer et concrétiser l'énoncé inconscient de notre désir. Je me suis rendu compte, en ce qui me concerne, que ce fragment répétitif était constitué par les mots « je veux dire ». La volonté de parler. C'est un peu ce sur quoi je travaille dans ce livre. Quel est le discours sous-tendu sous cette conversation. Dans un autre ordre d'idées, au cinéma, avec *Épopée*, je me suis inspiré de la musique pour démontrer que le combat peut se faire en douceur et que la simple affirmation d'une vibration qui nous est propre constitue, surtout quand elle est entretenue et augmentée, une dimension bien plus conséquente que toutes les réunions auxquelles nous assistons pour contrer le fléau et galvaniser nos troupes. Même chose en peinture, avec *Forêts*, le dernier solo que j'ai fait, où la couleur est redevenue la dimension centrale. Donc, peut-être que je verrai de mon vivant les premières lueurs du jour de ces lendemains qui chantent !

« Comment refait-on l'Histoire ? » C'est la question que j'ai retenue de ta dernière lettre et qui demeure une interrogation obsédante puisque moi aussi je me pose les mêmes questions. Comment échapper à ce parcours tracé d'avance et qui nous confine à refaire le même cercle creusant à chaque fois un peu plus le sentier de notre obsession ? Dans *Aliénor*, c'est la question que je me suis posée sans toutefois arriver à formuler autre chose que quelques fragments éparpillés ça et là, mais j'ai toujours pensé que les artistes et les écrivains surtout ont pour mission, avouée ou intuitive, de clarifier des questions, les réponses ne pouvant être que collectives. Les deux référendums du Québec ont échoué selon moi parce que la question n'a jamais été clairement posée. Nous sommes donc arrivés à une image qui ne nous satisfait plus et, un peu comme quelqu'un qui aurait épuisé les bienfaits de sa garde-robe, il nous faut désormais repenser seuls les choix et les enjeux de notre continuité. Il serait souhaitable que la poursuite de nos rêves se fasse sur un autre temps que celui de la misère et du maintien d'une certaine amertume qui fut le lot d'une grande partie de notre littérature et de notre art.

Peut-être pourrions-nous regarder l'espace et le voir comme notre espace puisque nous l'avons vu et nommé, regardé et écrit au lieu de le voir et surtout de le vivre comme menacé et tourmenté. Évidemment l'Histoire est une préoccupation temporelle et non spatiale, mais je crois que si le temps ne nous appartient plus, il est heureux de voir que l'espace nous est resté et, sans vouloir sombrer dans l'amnésie, peut-être pourrions-nous garder les choses à distance, le temps de partager avec les autres une époque dont l'Histoire erratique et aléatoire s'écrit au présent. Dimension dans laquelle nous

pouvons intervenir avec éclat. Considérant qu'il est donné à tous de devenir un grand paysagiste, peut-être devrions-nous mettre en évidence le fait qu'il nous faut désormais aménager l'espace au lieu de pleurer sur le temps perdu qui, comme le dit la chanson, jamais plus ne se remplace.

Pour reprendre ta dernière question, à savoir ce que je lis, je suis navré de te dire que je n'ai rien trouvé qui retienne mon attention au-delà de la troisième page. Sans doute que je suis victime d'une sorte de déconcentration qui ne me permet plus d'explorer d'autres univers. Mais je crois que ce n'est là qu'une phase passagère. Entre-temps, je lis par bribes des traités sur l'histoire de l'art et des notes historiques sur le passage du temps dans la prose fragile des journaux. Peut-être suis-je malgré moi un disciple d'Apollinaire: « À la fin tu es las de ce monde... et pour la prose il y a les journaux. »

Je te souhaite un bien bel été et en espérant que ton retard soit beaucoup plus court que le mien dans ta réponse à cette lettre, réponse que j'ai bien hâte de lire...

A handwritten signature in black ink, consisting of a stylized 'H' followed by a long horizontal stroke that extends to the right.

Herménégilde.

Ottawa, le 28 août 1997

Cher Hermèsède,

Tu ouvres ta lettre sur le temps qui sépare ta réponse (reçue le 5 août) à ma lettre du 20 avril... Il est vrai que ma nature d'air et de feu souhaiterait une cadence plus vive! Mais voilà, je possède aussi une étonnante faculté d'adaptation peut-être pas étrangère à mes racines franco-ontariennes vieilles de six générations...

Tu préfères « production » à « œuvre ». Les mots et leurs connotations nous causent bien des tourments, à nous écrivains. À chacun la charge qu'il ou elle lui insuffle... En vérité, je préfère le second terme et son gisement étymologique fidèle à la difficile et amoureuse tâche qu'est, pour moi, l'écriture. Le premier, me semble-t-il, appartient davantage à la logique marchande de l'industrie culturelle. Évidemment tout est question de point de vue et un point de vue souvent bien aléatoire. Ah! le poids des mots serait si léger sans nos encombrantes pensées... Oui, heureusement, tu le mentionnes, il y a le versant ludique de l'entreprise. Les moments exaltants des premières pulsions, l'architecture schématique de ce que l'on entrevoit, la joie de pétrir les mots et les infinies possibilités qu'ils renferment. Notre matériau primaire, c'est le son, la lettre, le rythme à la fois puissant et fragile d'une imagerie encore à naître. Puis, il y a la mise en mots des constats psychiques et des stridences de l'image mentale. Polysémie et polyphonie. Et toujours il s'agit de trouver un souffle unique, la justesse des inflexions, et à défaut de rendre compte totalement de l'entre-aperçu, de l'entre-vu, parvenir à tout le moins à en manifester quelques formes étonnantes.

Chose certaine (ô téméraire certitude!): avant le mot, il y a le cœur et avec le cœur, il y a la vie. Et la vie n'offre aucune voie de facilité, et le paysage des heurs, bonheurs et malheurs qui la constituent, précède tous les mots. C'est le silence de l'énigme. J'ai terminé récemment la lecture de ce livre magnifique de Joël Des Rosiers, *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*; c'est pourquoi j'ai ce passage encore frais en mémoire: «Le devoir de poésie n'est pas de proposer une explication définitive mais bien d'affirmer l'autonomie de ce qui est, l'autonomie de l'énigme.» Avoir le courage du chaos, fouiller l'âme, en dépoussiérer les strates de l'espace psychique, s'archarner à l'élucidation de nos existences troublantes et incernables, pour découvrir qu'il n'y a peut-être que le silence pour exprimer le manque qui consume nos vies. Or avant le temps, il y a l'espace et avant l'espace, il y a nous. Notre lieu, c'est notre présence. Giacometti a dit: «L'espace n'existe pas, il faut le créer.» Ainsi l'œuvre essentielle de nos vies consisterait à façonner notre présence plutôt que d'assumer quelque diktat si généreux soit-il.

Connais-tu la poète russe Marina Tsvetaeva? Je l'ai découverte il y a quelques années en bouquinant rue de Seine à Paris. Son destin de feu immensément tragique est bouleversant. Ne sachant lire le russe, je lis sa poésie en

traduction française et anglaise ; aussi je sais bien que jamais je ne traverserai vraiment son œuvre comme je l'aurais désiré. Malgré tout, j'explore son univers comme je peux. J'aimerais te faire connaître quelques vers tirés d'un poème de Tsvetaeva, dans lequel elle remet à sa place le temps et cette obsession du quantifiable qui freine ce qu'il y a de meilleur en nous ; c'est aussi elle qui a dit que le mariage du poète avec le temps était un mariage forcé. Le poème s'intitule *The Poet: A poet's speech begins a great way off. / A poet is carried far away by speech (...)* *For the way of comets / is the poet's way. And blown-apart / links of causality are his links. Look up / after him without hope. The eclipses of / poets are not foretold in the calendar. / (...)* *What shall I do / in a world where the deepest black is grey, / and inspiration is kept in a thermos? / with all this immensity / in a measured world?*

Il y a cette question de la modernité que tu soulèves. Il me semble que cette modernité que nous connaissons a tout d'un flux diffus, pluriel, fragmenté et instable. Dans un tel mouvement des choses et de nos vies, le rapport avec nos origines s'avère désormais une invention perpétuelle : c'est ce que j'appelle le parcours oscillant de l'appartenance. Et avec cette part d'indéterminé et d'impondérable dans notre affirmation identitaire, il paraît impossible d'entrevoir quelque répit dans un avenir imaginable. Je pense à ce mot de Jean Larose dans *L'Archipel identitaire* : « L'identité moderne est une éternelle mise en jeu. » D'un point de vue nationaliste ou planétaire, collectivement et individuellement, ainsi nous serions voués aux géhennes d'une invention sans fin de qui nous sommes... en espérant quelque épiphanie ou encore que se manifeste ce je-ne-sais-quoi d'incrédible, d'incroyable ? Est-ce là, d'une certaine manière, l'état d'intranquillité dont parlait Pessoa ?

À quel credo consentir sinon à l'instinct de vie, à cette révolte intime dont parle Kristeva, à cette valorisation de l'intime et de la liberté intérieure, une forme de résistance en quelque sorte. Pour ne plus mourir. Le rêve d'un espace où la vie s'alimente à la vie. C'est vrai que nous pouvons faire de l'ethnofiction ou verser dans le scénario extrême de la désintégration collective, mais est-ce ainsi qu'il faut envisager la révolution des mentalités ? Par ailleurs, au sujet de l'amnésie dont tu parlais, il me semble qu'il ne s'agit pas tant de camoufler nos insuffisances mais bien plus d'éviter qu'elles ne deviennent des culs-de-sac et surtout, qu'elles contribuent à cultiver un état victimisant, le pire des poisons. Pour ma part, j'affectionne plutôt cet autre versant, celui du dépassement de nos insuffisances. Suis-je une obsédée d'absolu ? Est-ce que je souffrirais d'idéalisme aigu ? Que veux-tu ! J'appartiens à cette race qui croit encore en ce je-ne-sais-quoi de lumineux qui traverse parfois nos grises mines et nos visages ouverts qu'à moitié. J'aime regarder qui va là et je ne crains pas de me décaper à mes propres yeux pour mieux entendre ce qui sourd de la parole qui m'habite.

C'est pourquoi je pense comme d'autres que la conscience poétique doit être inclusive et par conséquent, il importe de se méfier d'une vision activiste de l'art. Humanisme versus fanatisme ou apolitisme versus militantisme. Je

trouve regrettable que trop souvent encore, on pose des regards hâtifs et partiaux en opposant à l'authenticité, la qualité ou la recherche littéraire, ou encore, l'engagement idéologique à l'universalité du propos. Par ailleurs, personne ne veut d'un espoir placebo et pas davantage d'un art qui n'est qu'artifice et beaux effets. L'espoir ou l'inespoir dont le poète rend compte, elle ou il l'exprime dans une tentative de transposition ou de transcendance, spiralé ou circulaire, en somme, globalisante. Dans son interprétation passionnante du concept d'amour chez Augustin, Hannah Arendt parle du passé extrême et de l'avenir extrême.

Puis la démarche d'affirmation connaît des voies et des voix poétiques si diverses. En effet, s'il y a Rimbaud, Hadewijch d'Anvers, Artaud, Saint-John Perse, Anne Hébert, Rilke, Jean de la Croix, Vigneault, Celan, Tsvetaeva, il y a aussi dans la littérature acadienne actuelle, des titres pleins d'exhortation et si évocateurs: *Dix incantations pour que le pays nous vienne*, de toi, *Histoire de la maison qui brûle*, France Daigle et *Cri de terre*, Raymond LeBlanc. Et encore, il y a les poètes d'ici, en Ontario français, qui dans la quête infinie et confuse d'une identité fondée sur la dispersion et sans pays repérable, livrent une parole intense et de plus en plus diversifiée, suscitant ainsi une aire d'énergie nouvelle. Et puis, rejoindre l'autre dans le secret de son existence, n'est-ce pas traverser le temps et l'espace? N'est-ce pas là l'actualité d'une parole, quel qu'en soit le motif apparent?

Dans ta lettre, une réflexion au sujet des actants de première ligne dans le combat identitaire, m'a fait sursauter. Et je te cite: «J'ai souvent pensé d'ailleurs qu'il s'agissait beaucoup plus d'un problème masculin car, malgré tout le cas qu'on en fait, il y eut peu de passionnariats (...)». Il faut dire qu'ici en Ontario français, souvent dans le passé et encore maintenant, des femmes entièrement données à la cause ont occupé de façon exceptionnellement efficace des lieux d'influence (et non des lieux de pouvoir) en renversant soit une loi soit une situation flagrante d'inéquité qui nécessitait d'urgence un redressement. Les exemples sont nombreux dans chaque région de l'Ontario. Le Règlement 17 et plus récemment, l'offensive S.O.S. Montfort sont exemplaires à cet égard. Mais ai-je bien interprété ton propos? Enfin, les terrains de combat pour la survie identitaire sont multiples. Et la langue maternelle, tu le mentionnes, est de toute évidence celle de la mère qui par son attachement inconditionnel à l'enfant et par sa proximité constante, mène le combat sur le terrain même des premiers balbutiements. Ma mère l'a transmis à ses enfants et j'espère l'avoir transmis à mon fils. Autre époque, autre lieu, autre motif: depuis plusieurs années maintenant, je m'intéresse à la littérature mystique de l'Europe médiévale et j'ai découvert là aussi des figures de femmes perturbatrices de l'ordre établi, qui malgré (grâce à?) une vie consacrée à l'Absolu n'avaient rien de désincarné. Ces femmes, souvent visionnaires et guerrières à leur façon, assaillaient de leurs écrits virulents, papes et monarques!

Plus haut, j'amorçais une distinction entre lieux de pouvoir et lieux d'influence. Nous le savons, les discours diffèrent; les messagers et les messagères

aussi. «Gens de parole et gens de causerie». Dans les lieux de pouvoir, la force de persuasion d'un propos intéressé et calculé a souvent une portée concrète immédiate, mais fort limitée pour la suite des choses ; celle d'un propos désintéressé aura un rayonnement diffus certes, mais elle aura plus longue vie, car la plupart du temps, cette parole correspond à une vision fondée sur des aspirations que chacun porte en soi. C'est dans les lieux d'influence (sans pouvoir de décision), que l'on trouve ces marginaux, femmes et hommes dédiés au mieux-être des leurs, que sont parfois les artistes et les intellectuels, en somme, toute personne dont l'art et l'action incitent à la percée d'une puissance latente vers un accomplissement, un renouvellement tonique ou de manière plus dramatique, une libération, une mise-au-monde.

En terminant, à celui qui dit avoir délaissé la lecture, je me risque à suggérer *La guerre des rêves* de Marc Augé (Seuil, 1997) où il est question de la modernité, de la notion de rêve et de la menace de disparition de la symbolique collective. L'auteur y aborde ces problématiques sur la base du triangle IMC / IMI / CF* et laisse entrevoir qui seront les résistants de demain.

J'ai hâte de te lire.

Andrée

Andrée

* IMC: imaginaire et mémoire collectifs

IMI: imaginaire et mémoire individuels

CF: création-fiction

Moncton, N.-B., le 12 octobre 1997

Chère Audrée

Je m'excuse de ce retard malencontreux, mais ta lettre m'est arrivée après mon départ pour l'Europe. Un mois de soleil presque ininterrompu tandis que les ouragans de toutes sortes se déchaînaient sur les Amériques. Je ne sais pas pourquoi, peut-être en raison de cet arrière-fond de colonialisme qui me hante et cette affirmation nébuleuse d'être en première ligne dans cette quête d'identité qui obsède l'Acadie, il me semble que le fait de revenir d'Europe comporte toujours, de ce côté-ci du moins, une sorte de snobisme dont j'ai tout fait pour minimiser les effets surtout quand on remarque cette sorte de rêverie qui s'installe dans la voix de ceux qui nous revoient comme si l'on revenait de la route des Indes avec un chargement d'épices. Mes phrases s'allongent et mon propos digresse. C'est sans doute un effet proustien, ayant repris la lecture de *La Recherche* que j'avais interrompue — peut-être sous l'influence de Gide qui n'en reviendra pas — considérée comme illisible durant mes années d'études universitaires. Il faut dire qu'à l'époque le travail sur la forme était loin de m'intéresser. Je préférais Malraux — l'action, toujours l'action — à Proust, Gide ou, plus tard, Robbe-Grillet. Mais je dérive, je dérive, et ces considérations oiseuses m'éloignent du sujet. Je me demande d'ailleurs si les choses ont vraiment changé.

Pour reprendre un fragment de ta dernière lettre, j'ai été saisi par le doute que tu émetts à l'effet qu'il faille se méfier d'une trop grande importance conférée aux conditions d'existence de la littérature. C'est du moins sous cet angle que je l'ai perçu. Peut-être que cette forme d'art se voit de plus en plus envahie, comme c'est le cas pour plusieurs autres pratiques artistiques, par des considérations formelles qui ont pour effet de nous éloigner du sens qui demeure selon moi la considération première de toute pratique. Je sais que l'on peut discuter longtemps sur le sens et aller jusqu'à lui conférer le parti-pris du bon sens. Ce n'est pas mon propos. Ce serait plutôt au niveau d'une compréhension dirigée vers la communication et non vers celle d'une recherche destinée aux initiés. Le fait aussi que toute œuvre d'art prend sa force dans l'interrogation, le soupçon qu'elle génère, et dans les voies détournées par lesquelles elle arrive à attirer l'attention du récepteur. Partant de ceci, il me semble que le sens génère sa forme propre qui devient elle aussi partie prenante de la signification. Chomsky n'est pas loin. Dans cette optique, la phrase de Proust est significative de cette accumulation digressive dont il s'est servi pour faire bifurquer et ralentir le récit de la chronique pathétique d'une société oisive et décadente.

En septembre, lors du Festival des Francophonies de Limoges, j'ai eu à défendre cette option en présence de gens de théâtre, en provenance d'Europe et d'Afrique. Il est bien évident que je me situais au milieu d'antipodes pour ne pas dire d'univers diamétralement opposés. D'une part, la mère patrie, lieu d'origine, d'explorations et d'arbitrages et, d'autre part, la

diaspora africaine avec ses blessures, ses limites et sa révolte. J'étais le seul *Américain* du débat. Le sujet portait sur le théâtre engagé et avait pour titre *Théâtre-citoyen*. Évidemment les Européens y allèrent de leurs théories, leurs expériences, leur fatigue mais il se dégageait de leur argumentation une sorte d'insistance sur la recherche formelle. On était loin de la sincérité naïve des Africains et jusqu'à un certain point des Américains. Je pensais à Kristeva quand elle affirme que plusieurs expériences théâtrales en provenance des États-Unis ne sont en fait que la reprise des recherches d'Artaud, avec la foi en surplus. Différence selon moi fondamentale puisqu'elle fonde jusqu'à un certain point cette urgence qui permet au corps de s'insérer immédiatement dans l'expérience esthétique. C'est sans doute ce qui a fait la force de l'art américain dans ses manifestations populaires du cinéma et de la musique, avec cette insistance sur le mouvement qui serait l'expression même de la modernité.

Les Africains se cristallisèrent sur leur position d'une oralité génératrice de sens où la forme deviendrait une sorte de prolongement accessoire et parfois encombrante du discours. La parole prime, elle est shamanique, elle est magique et porteuse de mystère. Il restait moi. Je me demandais où ces questions pouvaient bien mener puisque l'engagement est un problème tellement européen comparé à nous qui avons tendance à fonder notre théâtre sur l'émotion et non sur le discours. Je proposais la théorie de l'interrogation individuelle face à une réponse qui, elle, ne pouvait être que collective. Le rôle de l'artiste consistant à tout mettre en œuvre pour que la question soit claire et pertinente, qu'elle soit articulée à travers les dilemmes et les émotions des personnages, au lieu de proposer une réponse qui, la plupart du temps, finit par ressembler à un cours, un sermon ou un discours politique. Quoi de plus ennuyant, surtout au théâtre. Voilà ce que je pense du rôle de l'artiste dans la société que j'habite. L'artiste aussi est un citoyen, son lieu est en expansion et non le contraire, car cette prise en charge identitaire qu'il manifeste comme chroniqueur et témoin de son époque ne saurait s'accommoder d'une réduction de son désir de s'adresser à l'humanité. En ce sens je suis pleinement d'accord avec toi, il faut mettre l'accent sur la performance et minimiser l'importance accordée aux conditions d'existence et de réception. Nous savons que les best-sellers se fabriquent. Même Proust en était conscient si l'on regarde l'intensité avec laquelle il a courtisé la critique, les éditeurs et l'appareil littéraire.

Il y a longtemps que l'Acadie n'est plus au centre de mon écriture. L'Acadie comme slogan, comme marque de fabrique ou comme attrait touristique. Il me semble que mon lecteur imaginaire se situe de plus en plus loin et je trouve cette distance heureuse. Même si dans les premières années nous étions tous fascinés, ceux qui ont pris la parole à partir d'ici, par ce slogan curieux que nous avons d'abord commencé, quelques ans plus tôt, par refuser à tout jamais en raison de ses connotations passéistes et contraignantes. Il me semble d'ailleurs que la nouveauté s'est estompée depuis au point où cette nomenclature fondatrice et originaire a fini par se résorber dans des textes novateurs et percutants. Bien sûr nous faisons toujours, certains

d'entre nous du moins, œuvre de propagandistes ou d'intellectuels, mais ces dimensions sont beaucoup plus le fait d'un exotisme rapporté de l'extérieur contre lequel nous nous insérons tant bien que mal. Nous sommes des artistes acadiens mais cette identité n'est sûrement pas la plus évidente ni la plus importante de toutes celles que nous véhiculons présentement. Elle existe toutefois et nous sommes les premiers à en avoir tenu compte autrement que dans le flot d'une mythologie qui n'est d'ailleurs pas à la veille de nous quitter. L'importance accordée à la célébration du 150^e de la publication du poème *Évangéline* de Longfellow éclipse sûrement les efforts dérisoires pour souligner le 25^e anniversaire de fondation des Éditions d'Acadie et de la publication d'un autre recueil autrement plus important pour nous, *Cri de terre* de Raymond LeBlanc, auquel tu faisais référence dans ta dernière lettre. En ce sens, la proposition de François de Paré comme quoi nous en Acadie, sommes écrasés par le poids de notre histoire alors qu'il s'agit du contraire en Ontario m'apparaît comme un énoncé d'une grande justesse.

J'étais dans le lobby du Centre culturel canadien, à Paris, quelques minutes avant la lecture que je devais faire en compagnie de Jean-Philippe Raïche, lorsque je vis apparaître sur les 9 écrans de télévision recomposant en une énorme mosaïque le visage d'Antonine Maillet. Je m'approchais et, au travers des voix qui me rendaient l'audition difficile, je crus entendre qu'elle réclamait son droit à l'exil au même titre que les Abitibiens ou les Gaspésiens, Montréal constituant la métropole francophone de l'Amérique. J'avais manqué le début du reportage dans lequel on précisait qu'elle répondait ainsi au chef du Bloc québécois, Gilles Duceppe qui, la veille, avait accusé les Francophones Hors-Québec — étant en France, je pouvais pleinement apprécier, en compagnie de 60 millions de Français, la pertinence de cette maxime ethno-centrique — d'être en voie de séparation, la preuve étant que leurs artistes se voient obligés de se rendre au Québec pour assurer la diffusion de leurs œuvres. Il y a du vrai et du moins vrai dans cette affirmation lapidaire. Sans élaborer plus avant, j'ai l'impression que, dépassé la conscience identitaire, il faut bien admettre que nos œuvres sont dépendantes de bien d'autres conditions d'existence. La phrase de Miron: «Il n'y a pas de petites littératures, il n'y a que des littératures mal diffusées» pourrait aussi nous convenir.

Nous provenons de milieux dont la conscience identitaire a constitué pendant longtemps la seule stratégie littéraire. La littérature franco-ontarienne, la littérature acadienne, etc... Partant de cette prémisse de base, le public s'attend à un certain type de réponses. J'ai connu une époque où l'on s'étonnait du fait que soudainement nous avions envie de proposer une manière de voir qui soit différente de la truculence et de la gouaille que l'on retrouvait alors dans une identité beaucoup plus folklorique que contemporaine. Pour certains, notre existence ne pouvait se résumer qu'à cette seule dimension. Une coïncidence, curieuse pour certains, malencontreuse pour d'autres, a voulu que cette Acadie élise domicile au Québec où, avec l'aide des médias (cf Gilles Duceppe), elle a empêché beaucoup plus qu'elle n'en a fait la promotion, une prise de conscience moderne qui se faisait alors sur le territoire.

En ce sens, je me suis pris souvent à envier l'Ontario qui pouvait passer directement dans le champ du discours contemporain.

Mais l'Acadie de l'Acadie s'est affirmée — en fait elle s'affirme de plus en plus — différente de l'Acadie du Québec dont elle partage les contradictions et les réussites. Aujourd'hui, ces deux discours ont tendance à s'entrechoquer dans cette vaste arène des identités en mal d'existence. Il est certain que cette identité serait plus à l'aise dans un espace où elle pourrait enfin se suffire, mais son existence même est une affirmation et une revendication. En somme, je me suis souvent demandé si je n'écrivais pas contre plutôt que sur un sujet. Contre la menace de ma disparition — folklorisation, assimilation ou paternalisation — plutôt que sur les ailes du langage qui me porteraient aussi loin que les frontières virtuelles du langage. Vers des lieux où mon seul travail consisterait à mettre au point des stratégies formelles. Je ne dis pas que cette lutte serait constante, son urgence perpétuelle et son combat dénué de plaisir, mais je crois qu'il faut y voir une grande source de motivation et, à la longue, je me suis demandé si cette agression continuelle n'avait pas produit un style, même une école. Il faudra attendre mais je crois que déjà l'émergence de certaines œuvres laisse présager une maturité bienfaisante. Une accalmie.

L'autre solution, et j'y pense souvent, c'est bien sûr la voie du renoncement. Je ne sais pas pourquoi, mais ce dernier retour à l'Europe m'a fait l'effet de la plus grande étrangeté. Je me suis senti comme un extra-terrestre. Un Martien à Paris — titre d'un texte éventuel. Le fait de n'avoir plus rien à dire en ces lieux où pourtant la langue et l'origine communes nous laisseraient présager d'un destin plus rapproché. Sur Gay-Lussac, en me rendant à l'hôtel, je passais tous les jours devant la librairie du Québec où j'ai été surpris de trouver un exemplaire de *Mourir à Scoudouc* et de *Vermeer* — deux de mes livres publiés en Acadie en co-édition avec des maisons québécoises. Dans la vitrine, une grande affiche de Edith Butler et, à l'intérieur, ses disques et presque tous les livres d'Antonine Maillet. Les propos de Gilles Duceppe refont surface. Faut-il donc passer pour le Québec pour parler à la francophonie comme l'ont fait les artistes qui se sont exilés au Québec ? Pour le reste, ce que j'appelle, avec toute la compassion et le respect, nos modestes efforts, l'image qui me revenait tout au cours du voyage, à travers ma participation aux débats, lectures et interventions médiatiques, c'est encore et toujours cette image, toute maritime et chevaleresque, d'un coup d'épée dans l'eau.

De la conscience identitaire au discours planétaire, il y a toujours ce double tranchant. En étant très identifiés, nous rayonnons sur notre milieu, mais en voulant faire tomber les murs qui nous contiennent, nous devenons partie prenante de cette humanité flottante. La force et la pertinence de nos stratégies suffiront-elles à nous conférer cette identité dont la littérature serait le seul point d'ancrage ? « Mon seul pays maintenant c'est la musique » comme le fait dire à son personnage Sylvain Lelièvre dans sa chanson *Lettre de Toronto*. Ah la hors-québécoisité !

Il est bien évident que la littérature existe à l'intérieur d'une infra-structure qui lui permet d'imposer des œuvres dont seul le temps dira à quel point elles sont mémorables. Pour le moment, c'est le temps du fast-food. Pris dans ce

rapport de forces, il est certain que plusieurs se prennent à déplorer les carences ou les faiblesses de la machine qui leur fait défaut. Nous n'avons pas de structures, ne serait-ce qu'une librairie perdue quelque part dans la périphérie du Quartier-Latin et même à ça, nous devons compter sur la magnanimité du Québec pour nous faire une petite place dans cet espace, dans ce destin qu'ils partagent beaucoup plus qu'ils ne voudraient se l'avouer.

Durant longtemps — je parle comme si j'avais fait la guerre — nous avons généré les livres, participé à leurs éditions, organisé leurs promotions et contribué à leurs subventions. C'est beaucoup. Rajouté à ceci le fait que nous avons aussi fait œuvre d'intellectuel, de chercheur et de critique. Il me semble que nous avons dispersé nos énergies dans de vastes contrées et sur une grande échelle. Je me prends à rêver parfois d'un moment, d'un lieu ou nous n'aurions qu'à écrire. L'œuvre dont nous serions les auteurs suivrait son cours de livre en livre, il serait enfin possible de s'endormir en oubliant notre identité politique pour ne plus nous soucier que de notre identité littéraire. C'est un rêve et c'est sûrement un souhait. Pour le moment c'est un combat.

En attendant je lis avec avidité l'œuvre de Proust, après quelques ouvrages de Philippe Sollers — *La Guerre du goût* notamment — auxquels j'avais résisté jusqu'à maintenant. En ces temps politiquement corrects, Sollers n'est sûrement pas de tous repos. J'ai surtout été surpris par la menace qu'il sent planer sur l'identité française et son retour aux gloires qui ont fait la France des chef-d'œuvres semble être chez lui une préoccupation constante. Si lui, dans le centre même du générateur qui alimente cette vibration francophone, sent la menace d'une crise, qu'en sera-t-il de nous? Ai aussi lu le dernier Gore Vidal *Live from the Golgotha* et je me suis pris à penser que lui et Sollers pouvaient avoir des choses en commun par le fait que leurs critiques sont dirigées vers deux mondes dont ils pressentent les destinées politiques et sociales.

Peut-être, dans le fait d'habiter pleinement une dimension, y a-t-il une manière de transcender les identités pour atteindre à notre conscience définitive? Dans les angles particuliers d'une perception révélatrice — ce dans quoi la philosophie moderne n'a cessé de puiser depuis que Kant s'est appliqué à donner l'homme comme référence — peut-être y a-t-il moyen, par la littérature d'accéder à une conscience non pas littéraire mais définitive. En cela j'ai été touché par cette phrase tirée de ta dernière lettre: «... je ne crains pas de me décaper à mes propres yeux pour mieux entendre ce qui sourd de la parole qui m'habite.» Le rêve continue. J'y vois la vision d'un combat qui se résorbera sûrement dans l'écriture quoi qu'il puisse arriver. «Il nous faut témoigner avec grandeur de notre perte» pour reprendre le mot de Claude Beausoleil mais peut-être sommes-nous trop pessimistes. Donne-nous, Seigneur, l'humour et l'optimisme des femmes et nous serons sauvés!

Je te souhaite le plus bel automne,



Herménégilde

Ottawa, le 11 novembre 1997

Cher Hermingil de,

Le jour où j'ai reçu ta lettre, je partais pour le Salon du livre de Toronto, cinquième édition. Cette année, il a été l'occasion d'un rapprochement entre les écrivains acadiens et franco-ontariens avec le lancement d'un numéro d'*Éloizes* intitulé *Entrecroisements*, qui réunit des textes et des œuvres visuelles de part et d'autre. Parce qu'il est un événement unique de prise de parole pour nous écrivaines et écrivains de l'Ontario français, ce Salon doit vivre. J'espère qu'il saura résister aux commentaires à l'emporte-pièce visant qui, visant quoi. Hélas, il y en aura toujours qui excelleront dans l'art de se/nous tirer dans le pied. Singulièrement, il n'y a pas si longtemps, j'entendais Renaud, mon fils, répéter ce monologue de Figaro : « Voyant à Madrid que la république des Lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit (...) j'ai quitté Madrid, et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles... ». Légèreté et humour, au secours ! Merci Beaumarchais.

Tu signales l'affaire Duceppe-Maillet. À la question : avec ou sans le Québec ?, je réponds : avec *et* sans le Québec. Pour que l'œuvre vive chez nous, là-bas et éventuellement à l'étranger, faut-il vivre au Québec ou rester chez soi ? La reconnaissance de la critique québécoise, un atout ou une nécessité ? Pour qu'un titre soit reçu en France ou en Suisse, en Belgique ou en Acadie, en quoi faudrait-il qu'à tout prix, il doive passer par le Québec ? Heureusement pour nous, dans ce désert, il y a une exception : la superbe revue québécoise ART Le Sabord qui contribue de manière ponctuelle, à la diffusion de notre imaginaire, au Canada et à l'étranger ! Et si, par-delà tout ce cirque et sans verser dans l'angélisme, nous parvenions à assumer, pendant quelques secondes d'éternité, un franc détachement, pourrions-nous nous contenter d'affirmer que la poésie est là pour être donnée et non pour être vendue ? Mais suis-je encore sur terre ou déjà au ciel ? !

Je crois « en la force et la pertinence » (ce sont tes mots) de notre travail. Or voici que les « disparaissants » que nous serions s'avèrent des monstres d'espérance. Mal diffusée certes, mais notre littérature n'est pas petite. Je la perçois davantage comme une jeune littérature. Cette image du coup d'épée dans l'eau, ainsi que tu l'évoques dans ta lettre, donnerait raison à la vanité de nos efforts et au fait que notre existence soit en quelque sorte une marche à l'abîme. Ton propos m'a vraiment touchée et j'y suis empathique mais je dis qu'il faut prendre le temps, le temps de la mémoire, ce temps sans durée qu'est l'espace sourcier des racines, celui de nos présences en exil d'un pays à venir. Puissance et persuasion. À nous de persister et de signer. Ce qui demeure vital, toutefois, c'est que notre littérature soit, avant tout, promue et valorisée dans nos universités, nos écoles, notre collectivité, ce qui malheureusement ne semble pas aller de soi.

C'était dans l'air, peut-on dire. En effet, en avril dernier, j'évoquais dans ma lettre, combien nous avaient ébranlés les aboutissants des États généraux du Canada français, il y a trente ans. Et voici qu'en fin de semaine, j'assistais à un colloque organisé par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, *Les États généraux du Canada français, trente ans après*. Émue, j'ai pu constater combien, à l'époque, fut vive la déception des délégués canadiens-français. Le témoignage de certains d'entre eux, au colloque, m'a semblé presque pathétique. Il y avait de l'amertume face aux nombreux irritants qu'ils durent essayer alors, et à la grave méprise dont ils furent l'objet. Encore aujourd'hui, certains en ont gros sur le cœur. Cette non-rencontre historique aurait donc été le catalyseur d'un éclatement en gestation depuis déjà plusieurs décennies, selon certains conférenciers québécois présents. Une rupture donc qui n'a fait que confirmer combien notre déconvenue, à l'époque, fut douloureuse et combien l'inconfort éprouvé alors n'a fait qu'amplifier depuis. À l'inverse cependant, le témoignage des représentants acadiens m'a paru, dans l'ensemble, plus serein, certains affirmant même que la tenue des États généraux avait constitué un levier stimulant la responsabilisation chez le peuple acadien. Je me rends bien compte que je n'arrive pas à résumer aussi clairement que je le voudrais, les impressions éprouvées. Trois jours après le colloque, c'est encore, pour moi, trop tôt pour décanter : mille perceptions encore diffuses dans l'attente d'un limpide dévoilement...

Pour ma part, je crois fermement, qu'au delà de ces tristes métaphores dont on nous a affublés, que notre lien inéluctable avec le Québec précède cette déconvenue traumatisante, et ma croyance est celle-ci : ce lien lui survivra. Mais comme ce pays, et j'ai nommé le Canada, manque d'intuition, et que l'autre, le Québec, n'est pas encore né, il s'impose, avant que le temps ne tourne court, de prendre en main notre destinée en concoctant une thèse rassembleuse et en réinventant le nous de référence. Non pas suivant le Nous et le Eux mais selon une vision inclusive de la nation. Par ailleurs, la tendance actuelle est à l'évacuation de la thèse des peuples fondateurs. Serait-ce là une version *fair play* revisitée du concept de génocide ? On voudrait oblitérer notre passé, les traces de nos ancêtres ? Comment imaginer qu'on puisse en arriver là ? Visionnaires, à vos postes !

Mais avec toi, poète et artiste, j'aurais plutôt envie de parler art et poésie, d'engager en toute liberté une sorte d'échange autour de ce qui nous est cher. Par exemple, ce voisinage de l'art et de la poésie que tu connais en artisan de la chose, et moi, en voyageuse de galeries et de musées, mais aussi dans l'accompagnement, dans mon écriture, d'œuvres d'artistes : celles de Marie-Jeanne Musiol, René Derouin, Paterson Ewen, dans le passé, et présentement, celles de Cyrill Bonnes, un artiste parisien qui d'ailleurs, trouve tout naturel (rien que de très normal !) que la librairie du Québec à Paris soit l'hôte du lancement de mon prochain recueil, *La Vie rouge*. Je veux bien partager son bel optimisme. Et puis, l'occasion s'y prêterait puisque je serai de passage à Paris en mars 1998, invitée avec d'autres poètes dont Paul Savoie, au Théâtre

Molière, à la Maison de la Poésie, dans le cadre de la semaine de la langue française et de la francophonie. Avec un peu de chance, rendez-vous donc, rue Gay-Lussac!

Chaque poète a sa manière, ses obsessions, ses lignes de force, ses lignes de vies. La mienne obsession est certainement, depuis toujours, celle du lieu, de la présence / absence de soi, de l'autre et de l'Autre, et dit autrement, la passion de l'Origine. D'ailleurs ses vers de Victor Segalen ouvriront le prochain recueil: *Montre ton visage originel, celui que tu avais avant même d'être né*. Cette découverte, dans mon parcours - il s'agirait davantage d'une perspective ou d'un constat, car on s'en doute, d'autres avant moi l'ont traversé! — laisse entrevoir que la présence précède le lieu. L'étymologie du mot «pays», à cet égard, m'a paru fascinante: à l'origine, «pays» est le nom de l'habitant et de l'habitante d'un *pagus*, d'un bourg, d'un canton, et par extension, le pays lui-même. Aussi l'emploi familier ou régional propose le masculin «pays» et le féminin «payse» pour désigner les habitants et les habitantes d'un territoire donné. Jubilante découverte qui venait appuyer ce que j'avais gribouillé: avant le pays, il y a nous.

Si autrefois la sculpture de Giacometti et plus tard, celle de Brancusi, m'ont envoûtée, il y a quelques années, je me suis trouvée en territoire étrangement familier en découvrant l'œuvre sculptée de Roland Poulin (originaire de Saint-Thomas en Ontario). Dans sa période de sculptures / installations en bois polychromes, en particulier, Poulin réussit, à travers bris et brèches, à articuler le vide, à donner à l'immatériel, une présence matérielle, à moduler la frontière entre l'espace intérieur et l'espace extérieur. En quelque sorte, il spiritualise la matière. J'ai appris aussi que, pendant cette même période, Poulin avait été attiré par les *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Sa recherche de la nature ultime de la matière se livre aux confins de l'intelligible, là où rien n'est stable et où tout évoque son contraire. Amoureuses du paradoxe, la clarté de ce qui est enclos et la densité qui en émane confèrent à ses installations une dimension spirituelle. Cette union des forces contraires, la symbiose des polarités, c'est aussi une autre de mes hantises. À propos, tu connais ce mot de Gide qui frôle la boutade? «Seuls les extrêmes me touchent.» Puis encore, Poulin questionne l'autosuffisance de l'œuvre (un mythe?) et en valorise la contingence. Cette remise en cause est, me semble-t-il, bénéfique en ce qu'elle fait basculer ces certitudes qui chassent l'inouï et statufient vainement. Avec ce noir équivoque qu'il a insufflé au bois, il a su exprimer qu'entre soi et l'inconnu, toujours, il y a cette troublante opacité qui nous étreint. Il a magnifiquement illustré la rencontre du charnel et du sacré.

Avant tout le poème est un chant. Il est aussi un espace ouvert et nous sommes tensions. S'il est vrai que le sublime a son versant dérisoire et qu'une des conditions de transmutations, consiste à s'enraciner dans le circonstanciel d'un temps immédiat, pour ma part, je m'en remets entièrement à cette sorte de maïeutique qui depuis l'enfance, s'est fixée en moi: ferveur (parfois fureur!), dénouement, défaillance, espoir, inespoir, espérance. C'est ma roue

de Fortune avec sa dimension divinatoire et qui tourne hors-champs, malgré la nuit. Ainsi, peut-on dire, nos déviations, nos résonances façonnent le Pays : le pays intérieur et l'autre forcément. Et le Rêve appartient à cette dimension immortelle. C'est pourquoi il ne meurt pas. Il nous précède et nous prolonge. Et nous le nourrissons au passage. Puis si les mots ne consolent pas de la mort, ils lui répondent. Voici ce qu'a su dire mieux que quiconque, ma chère Tsvetaeva : *Reste / Ce lien-ci plus étroit / Que l'attrait et l'étreinte. / Le Chant des Chants nous doit / La parole – on l'emprunte...* Il faut dire que je fréquente à l'aveugle et amoureuxment ces chemins que m'ouvre un itinéraire toujours bouleversant de lectures, un tracé à la fois échevelé et singulièrement bâtisseur. J'aimerais te lire sur les mariages et divorces de l'art et de la poésie dans ton œuvre, dans ta vie.

Il y a quelques jours, un très heureux hasard a fait qu'en zappant sur tfo, je « tombe » sur ton film *Épopée*. Je n'ai pu voir que les dernières vingt minutes. Tu as fait du chant et de la musique, et de ses fervents artisans, l'âme de ta narration. Quelle ardeur, quel amour, j'y ai entendu. Émouvant. Bravo !

Quand je pense à mon séjour en Italie, en mai dernier, c'est Fiesole que je vois d'abord. C'est un charmant village au-dessus de Florence et dont la fondation remonte à la période étrusque. J'y retournerai, j'en suis sûre. S'il est sain de mettre à l'épreuve ce mot, « aller voir ailleurs si j'y suis », il l'est tout autant de revenir et d'en revenir. Les dernières images d'*Épopée*, si ma mémoire est fidèle, sont celles de la rivière Petit Codiac qui m'a rappelé ma rivière des Outaouais. Nos rivières sont nos chemins et nous sommes parfois passeurs, parfois passagers ou passagères, et parfois, nous sommes rivières.

Puisqu'une grève postale est imminente, cette lettre risque de te parvenir bien tard, aussi je te souhaite une fin d'année réjouissante !

Andrée
Andrée

BIBLIOGRAPHIE

Andrée Lacelle

Poésie

Au soleil du souffle, Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1979.

Coincidence secrète, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1985.

Tant de vie s'égaré, Ottawa, Éditions du Vermillon, Ottawa, 1994.

La Voyageuse, Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1995.

La Vie rouge, Ottawa, Éditions du Vermillon, avec sept huiles sur papier de Cyril Bonnes.

Littérature jeunesse

Folie des mots ! Manuel d'écriture ludique, Ottawa, Centre franc-ontarien de ressources pédagogiques, 1989.

BOBIKOKI mon chat, n'aime pas..., poèmes-comptines, illustrations de Carole Rogeau-Labarthe, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1996.

Inédits en revues

« Papyrus », *Jointure. Poésie et arts*, n° 32, hiver 1991-1992.

« Hommage au delta lumineux », *Liaison*, n° 65, 1992.

Portraits d'auteurs

« Le site insensé », *Estuaire*, n° 73, 1994.

« Ville fossile », *Tessera*, n° 16 (La femme dans la cité), 1994.

« La Voyageuse », *Art Le Sabord*, n° 38, 1994.

« Il cause, elle parle, et les mots voyagent », *Liaison*, n° 80, 1995.

« Entières à l'obscur, nos ombres » *Envol*, vol. III, n° 3, 1995.

« Tout est chemin », *Jalons*, n° 52, 1995.

« Tourmente: trois bonds du cœur », *Art Le Sabord*, n° 41, 1995.

« Le poème de la rivière », *Envol*, vol. IV, n° 3-4, 1996.

« Halte et durance », *Éloizes*, n° 24, 1997.

« Lignes de vie », *Art Le Sabord*, n° 47, 1997.

« Le poète funambule », *Autour de Paul Savoie*, Éditions du GREF, 1997.

« Perdre l'heure et la nuit I et II », livre d'artistes, Pierre Bernier (dir.) et Vincent Théberge (dir. artistique), *Mots dévêtus*, Ripon, Écrits des Hautes Terres, 1997.

« Nos corps en voyage », *Estuaires*, 1998.

Collectifs et anthologies

L'Écriture ce vaste lieu, Hull, AAOQ, 1982.

Poèmes et chansons du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1982.

Yolande Grisé (dir.), *Pour se faire un nom, anthologie franco-ontarienne*, Montréal, Fides, 1982.

Femmes et religions, vol. 1 et 2, Montréal, Bellarmin, 1981 et 1982.

De la neige au soleil, anthologie poétique de la francophonie des Amériques, Paris, F. Nathan et Montréal, Ville-Marie, 1984.

Topographie, Hull et Ottawa, 1987.

Paroles d'écrivains, Ottawa, Association des auteurs de l'Ontario, 1989.

Bouraqoui, H. et J. Flamand (dir.), *Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui*, Ottawa, 1989.

Larochelle, B. et A. Mollica (dir.), *Reflets d'un pays*, Welland, Éditions du Soleil, 1990.

LittéRéalité, nouvelles voix de la littérature franco-ontarienne, vol. IV, n° 1, Toronto, 1992.

Diaz, L. (dir.), *Symbiosis, An Intercultural Anthology of Poetry*, Ottawa, 1992.

Lieu d'être, n° 20, Paris, 1996.

Herménégilde Chiasson

Poésie

Climats, Éditions d'Acadie, 1996.

Miniatures, Éditions Perce-Neige, 1995.

Vernneer, Éditions Perce-Neige / Écrits des Forges, 1992.

Existences, Éditions Perce-Neige / Écrits des Forges, 1991.

Vous, Éditions d'Acadie, 1991.

Prophéties, Éditions Michel Henry, 1986.

Rapport sur l'état de mes illusions, Éditions d'Acadie, 1976.

Mourir à Scoudouc, Éditions d'Acadie, 1974.

Théâtre

L'Exil d'Alexa, Éditions Perce-Neige, 1993.

Atarelle et les Pakmaniens, Éditions Michel Henry, 1986.

En collaboration

L'Événement Rimbaud, avec Gérard LeBlanc et Claude Beausoleil, Éditions Perce-Neige / Écrits des Forges, 1991.

On..., avec des poèmes de Federico Garcia Lorca traduits par Claude Beausoleil, *Lèvres urbaines*, 1990.

Précis d'intensité, avec Gérard LeBlanc, *Lèvres urbaines*, 1985.

Claude Roussel, avec Pat Laurette, Éditions d'Acadie, 1985.

Les Acadiens, avec Antonine Maillet et Barry Ancelet, DMR, 1984.

L'Anti-livre, avec Jacques Savoie et Gilles Savoie, Éditions de l'Étoile magagnée, 1972.